

# **Article : Imbrications ethnographiques de la résilience chez les Baka du sud-est Cameroun**

Par Jean-Pierre Nguede Ngonu, anthropologue sociale et ethnologue, EHESS de Paris/IMAF

## **Résumé**

La mise en perspective de certaines imbrications ethnographiques de la résilience dans les sociétés écologiquement vulnérables avec certaines pratiques qui sont au cœur du façonnement de l'expérience de construction est le thème de cet article. Je montre comment le concept de résilience s'applique chez les Baka, une des communautés de chasseurs cueilleurs du Cameroun qui vivait dans la forêt, aujourd'hui obligée à s'installer en bordure pour qu'ils ne soient témoins de l'activité anthropique grandissante. Le concept de résilience est parcouru à travers des observations dans le village Moangué et les lectures transversales des devanciers, puis une attention est marquée sur son origine, l'utilisation pluridisciplinaire, les limites et l'appropriation chez les Baka.

**Mots clefs :** Baka, résilience, adaptation, vulnérabilité, sud est Cameroun.

## **Abstract**

Putting into perspective certain ethnographic intertwining of resilience in ecologically vulnerable societies with certain practices that are at the heart of shaping the construction experience is the theme of this article. I show how the concept of resilience applies among the Baka, one of the hunter-gatherer communities of Cameroon who lived in the forest, today forced to settle on the edge so that they do not witness the human activity growing. The concept of resilience is traversed through observations in the village of Moangué, the transversal readings of the predecessors, then attention is drawn to the origin, the multidisciplinary use, the limits and the appropriation among the Baka.

**Key words:** Baka, resilience, adaptation, vulnerability, South East Cameroon.

## **Brefs rappels sur les pygmées Baka**

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, la signification du mot Baka fait l'objet de plusieurs études anthropologiques et ethnologiques. Des sources historiques et linguistiques s'accordent unanimement sur son origine vient de « *bakama*<sup>1</sup> » et signifie oiseau sans abri. Cette définition pose les jalons d'un mode de vie nomade qui a longtemps caractérisé les Baka. ABEGA (1998) a proposé la même définition qui prend en compte leur mobilité. Ainsi, la mobilité dans l'espace

---

<sup>1</sup>Bakama signifie celui qui est prêt à partir pour une destination inconnue tel un oiseau.

forestier des Baka est assimilée à celle d'un oiseau migrateur. Cette comparaison est fondamentale dans le décryptage des interactions entre les Baka et leur environnement.

D'autres précisions sont également apportées par BAHUCHET (1991). Il précisait déjà l'origine de ce terme en s'appuyant sur la comparaison linguistique des chasseurs-cueilleurs d'Afrique centrale. Pour lui, ce nom viendrait de la décomposition de « *Baaka* » qui donne Baka et Aka. Les deux groupes auraient ainsi eu un ancêtre commun à une certaine époque dont la progéniture se serait séparée. Cette origine du mot Baaka ne donne malheureusement pas sa symbolique d'où la méconnaissance au sein de certains groupes bantous qui le généralisent, passant que tous les pygmées sont Baka.

Et, d'après une classification de HOMBERT, le baka oubanguien<sup>2</sup> et l'aka et de registre bantou. La dénomination baka est issue de l'éclatement du mot Baaka. Cette précision linguistique tranche ainsi le débat sur l'origine du mot baka existant dans trois pays (le Cameroun, le Gabon et la RCA).

### **Résilience : une notion polysémique**

Cette étude se fonde sur le concept de résilience. En effet, qu'il s'agisse du nord, où se pose la question de l'Etat post moderne ou le sud où l'émergence de la résilience est vue comme une condition de construction des modes de vie, du développement et d'auto détermination, ce concept fait désormais partie du lexique des acteurs politiques et scientifiques, ainsi que des bailleurs de fonds qui l'ont intégré à leurs répertoires d'action (TISSERON, 2001).

Mais s'il convient de prendre au sérieux la résilience ne serait-ce que parce que les institutions sociales de tout bord se mobilisent et élaborent parfois des mécanismes en son nom, il faut également souligner que son succès fait problème, du fait même de son ampleur. En effet, l'usage de la résilience paraît parfois inapproprié, sinon incantatoire et propice à des instrumentalisation idéologiques.

Victime de son attractivité, la notion de résilience souffre également de son imprécision et de son caractère extraordinaire polysémique, au point d'apparaître comme une notion « attrape tout » dont la difficulté de définition n'a d'égale que la richesse de la généalogie scientifique.

---

<sup>2</sup>Le registre de langue est un mode d'expression adapté à une situation d'énonciation particulière, qui détermine notamment, certains choix lexicaux et syntaxiques.

Faire état des réserves scientifiques légitimes que doit inspirer la notion de résilience ne signifie pas qu'il faille se détourner ou conclure précocement à son non pertinence.

Cela peut provoquer alors que le monde célèbre l'émergence d'une résilience mondialisée. Mais c'est un détour obligé si l'on veut cerner avec un minimum de précision les contours de cette notion, en distinguant ses vertus analytiques de ses usages idéologiques. Faire le ménage de la résilience est, du reste, un des objectifs assignés à cet article. Et l'on ne peut s'y atteler qu'en soulignant d'emblée, avec la plupart des analystes qui s'y sont intéressés, le caractère fuyant, allusif, ambigu, voire assez peu opératoire de cette notion. Celle-ci inspire même une telle méfiance à certains qu'ils y voient un mythe ou pire un gadget estampillé de la communauté internationale (KOFFI, 2014).

Mais si l'on peut admettre qu'il y a incontestablement un effet de mode dans l'usage parfois immodéré, voire ambigu, de la résilience, force est néanmoins de reconnaître qu'elle constitue désormais une catégorie structurant les stratégies d'intervention qu'une anthropologie du développement ne saurait ignorer sous peine de s'interdire de comprendre les logiques d'accompagnement des pygmées Baka face aux mutations socio environnementales. Cette parcellisation fait sienne des analyses autour de ce concept de résilience du point de vue de son dynamisme historique comme actuel, depuis son origine physique, jusqu'à son appropriation en sciences sociales. Autrement dit, nous focalisons l'attention sur les définitions des sciences physiques, de la psychologie, du développement et de l'anthropologie.

### **L'origine commune de la résilience, des réalités contrastées**

Dérivée du mot latin « *resilere* », la résilience est utilisée en français au moyen âge, dans un sens qui retient l'idée de saut en arrière ou de retour à l'origine (TISSERON, 2008). D'ailleurs c'est le premier sens du mot résiliation qui signifie se délier des obligations contractées et de s'en libérer. Néanmoins, c'est effectivement la traduction anglaise au XVII<sup>e</sup> siècle qui apporta des nuances, en retenant le participe présent du mot latin, « *resiliens* », et lui concéda la logique de rebond comme réaction après un choc. Comment les différentes disciplines (sciences physiques, psychologie, anthropologie et développement) appréhendent-elles le concept de résilience ?

Le mot résilience a été utilisé pour la première fois en sciences physiques. Il se rapporte à la capacité d'un métal à résister aux pressions et à reprendre sa forme initiale après avoir été déformé (MESNARD cité par NGUEDE, 2016). Autrement dit, c'est la résistance d'un matériau à l'impact d'une masse reçue à sa surface unitaire ou une torsion qui lui est imposée. Ainsi, la résilience

traduit originellement l'idée d'une capacité de résistance à un choc physique ; ce qui peut renvoyer à une caractéristique intrinsèque objectivement quantifiable et mesurable pouvant se prêter à la notion de stabilité. Le concept à ce niveau peut s'associer à la prédiction dans la dynamique des systèmes.

Pour un système donné, l'équilibre est un état exprimé par une variable d'état qui reste constante. Le système est stable s'il revient à son état d'équilibre initial à la suite d'une perturbation. Il est instable s'il s'en éloigne. La résistance traduit donc une modalité de changement du système, au cas où la difficulté de le changer est un critère de résistance. La stabilité d'un équilibre unique du système est centrale, et la résilience comme résistance n'insiste pas sur la notion de vulnérabilité, c'est-à-dire sur la sensibilité au choc qui fait l'élasticité du matériau. C'est plutôt la difficulté de le changer, qui réfère à la persistance comme retour à l'équilibre initial unique qui reste l'idée force (KOFFI, 2014). Cette définition des sciences physiques corrobore-t-elle à celle de la psychologie ?

### **Approche psychologique**

En psychologie, il existe une résilience dite positive qui apparaît comme une métaphore du concept emprunté aux sciences physiques. Cette approche de la résilience a été initiée aux Etats Unis dans les années 1950. Mais c'est à partir de 1982 que WERNER, psychologue a commencé à Hawaï (île de Kauai) le suivi de 700 enfants sans famille, sans institution scolaire, vivant dans la rue et victimes de toutes sortes d'agressions physiques et sexuelles. Face à cette situation, ces enfants étaient condamnés à un destin incertain parce que présentant des risques élevés de trouble du comportement.

Trente ans plus tard, Emmy remarqua que quelques enfants avaient réussi à apprendre un métier, à fonder une famille et avaient dominé les troubles psychiques majeurs. Elle conclut que certains enfants avaient des capacités particulières à surmonter les traumatismes de la vie pour s'en sortir, et appela ces enfants « résilients ».

Par ailleurs, d'autres enfants n'ont pas eu besoin d'un suivi thérapeutique pour rebondir dans leur vie et devenir des adultes bien intégrés, restant invaincus dans leur parcours existentiel (TOMKIEWICZ, 2000 ; MANCIAUX, 2001 ; TISSERON, 2008). Certes ces enfants seraient considérés comme fragiles et vulnérables c'est-à-dire sensibles à l'effet des circonstances adverses, ceci à partir de leur état de choc. Et pourtant, ils ont pu élaborer des moyens ou stratégies pour se construire une nouvelle vie. Ce résultat majeur, inattendu, soulève du coup la question de la

capacité de rebond malgré le traumatisme censé perturber profondément un parcours de vie sociale.

Dès lors, parler de la résilience humaine revient à convoquer cette capacité particulière à surmonter un traumatisme pourtant de nature à dévier négativement un parcours social de qualité. La résilience s'inscrit donc dans une perspective positive et, surtout éloigne la logique<sup>3</sup> qui prévalait historiquement à WERNER.

Ce résultat apporte des limites à la question du déterminisme et de la fatalité, et pose celle de la prédiction. Peut-on parler de façon rassurante en prenant pour prétexte des conditions défavorables survenues dans l'existence d'une personne à un moment donné, pour parier sur son avenir ?

A cette question, CYRULNICK (1990) : « *Un merveilleux malheur* » donne une réponse en ignorant la fatalité. Ainsi posé, le traumatisme n'est plus analysé uniquement dans une dimension négative, mais aussi comme une ouverture vers un autre possible, vers quelque chose de nouveau. C'est également une métamorphose de l'individu ou une communauté à vaincre l'adversité qui s'oppose en obstacle. La résilience serait une sorte de métamorphose accompagnée d'une capacité à rebondir face à une situation défavorable.

COWEN (1996) parle d'une adaptation exceptionnelle malgré l'exposition à des stressors significatifs. Cette pensée n'est pas loin du développement des stratégies d'une communauté pour sa survie même si on note quelques nuances entre le développement normal dans des situations traumatisantes et l'adaptation exceptionnelle face à ces dernières. Mais tous deux convoquent le rebond d'une communauté dans une situation de traumatisme. Quelles sont les capacités d'élaboration du rebond ?

ALLEN (1998) a tenté d'apporter une réponse à cette question en donnant une autre portée au concept de résilience. Pour lui, c'est l'habileté à résister aux effets négatifs de vulnérabilités internes et environnementales. Dans son approche, il fait état de la relation de l'homme avec son environnement. Cette définition se rapproche beaucoup plus) notre. Ce sens n'est pas loin de celui que donne MASTEN (1998). Selon lui, la résilience est la compétence manifeste d'une communauté dans le contexte d'obstacles majeurs à l'adaptation et/ou au développement.

---

<sup>3</sup>La logique qui prévalait avant Werner stipulait que l'individu était lié à son parcours de vie. Une linéarité de son existence où les faits logiquement engendrent les conséquences.

Au regard de ces définitions non exhaustives, une question surgit quand on parle de la résilience en anthropologie : de quelle résilience parle-t-on ?

Il est clair qu'il ne pourrait pas s'agir exclusivement de résilience psychique, car il s'agit de l'humain aux multiples dimensions : psychique, sociale et environnementale. Le matériau d'analyse est donc humain et social. Cela implique un rapport réflexif et interactionniste, qui confère à la résilience une dimension spécifique en fonction de chaque groupe.

### **Approche anthropologique de la résilience**

Il s'agit de l'utilisation du rebond des Baka dans le contexte de modernité. Il serait illusoire de penser que les Baka sont étrangers au concept de résilience dans leur parcours de vie, fait d'événements heureux et malheureux. Dans ce cas précis, la perte des terres, des territoires forestiers à laquelle s'ajoutent la déforestation et la pression anthropique sur les ressources forestières, la discrimination, la marginalisation, la non reconnaissance de leurs droits, sont autant d'éléments les ayant affectés. Spoliée des forêts et poussée dans les villages occupés depuis longtemps par les familles bantoues, la communauté baka était vouée à une adaptation difficile à la vie moderne et personne ne misait sur son rebond.

Malgré les perturbations survenues, les pygmées Baka quittent progressivement l'idée de revenir dans la forêt sa base de survie. A cet effet, ils se remettent en question en construisant leur destin dans les villages. Ils formulent ainsi leurs préoccupations existentielles dans un monde moderne de plus en plus exigeant et trouvent la nécessité de modifier leurs modes de vie (chasse, cueillette et pêche) datant des temps anciens. Cette rupture des pratiques anciennes s'accompagne d'interactions endogènes et exogènes qui conduisent inéluctablement à l'adaptabilité à la vie moderne.

Cependant, il n'est pas question ici de la disparition totale de la société traditionnelle, mais plutôt de sa conversion partielle à la modernité. En effet, les Baka, la société civile et l'Etat élaborent des stratégies concourant à la négociation du bon virage vers la modernité. Mais, qu'en est-il exactement de la compréhension de la résilience chez les Baka ? Sinon comment définissent-ils la résilience ?

Il est urgent d'emprunter des pistes ethno-linguistiques sous-utilisées en anthropologie (BAHUCHET, 1991) pour décrypter l'appropriation de la résilience dans le contexte Baka.

Les Baka définissent la résilience par la rupture et le rebond, un ensemble de mots qui collent à leur quotidien. Ils conçoivent la résilience dans le temps et l'espace qu'ils situent dans le passé

avec des modes de vie en forêt. C'est également à une époque lointaine où ils régnaient une parfaite harmonie entre les Baka, les esprits de la forêt et Komba le Dieu protecteur et pourvoyeur de nourriture. Or la vie actuelle est cadencée des changements survenus dans la forêt avec le ronronnement des tronçonneuses, le braconnage, la fouille des sols et la transformation de la forêt en aires protégées, ce qui justifierait leur fragilité et leur vulnérabilité.

En même temps, la vie au village demande une réaction rapide des Baka afin de préparer le futur. Ce futur constitue une étape déterminante surtout dans l'adoption des bonnes attitudes d'adaptation aux modes de vie que propose la modernité. Ces trois moments importants permettraient aux Baka de définir leur propre adaptabilité.

Premièrement, les pygmées seraient conscients de tourner le dos à la forêt c'est-à-dire faire une sorte de deuil tout en prenant conscience des enjeux d'accommodation à la modernité. Tout porte à croire que les Baka seraient déterminés dans ce défi puisqu'ils compteraient non seulement sur leur dynamisme, mais également sur l'accompagnement de l'Etat et de la société civile.

Parlant de l'adaptabilité, les Baka auraient un vocabulaire pour la désigner. De la sortie de la forêt à l'installation au village qu'ils nomment par un groupe de mots *na lédjè abèlé na doa sisi agba* et des mots, *pkéké* ou *djélè*: « courage » « force »; *biki*: « résister »; *di so*: « supporter »; *makala*: « aujourd'hui », *dupkè*: « demain »; *lané*: « avenir », tous ces mots convergent vers un dénominateur commun qui est *tolima tè tolina* qui signifie « rebondir » ou « commencer » une nouvelle vie.

Une autre conception stipulerait que la résilience est l'acceptation du cadre de vie villageois avec ses exigences (scolarisation, agriculture et participation à la vie politique) ce qui rejoint l'idée de CYRULNIK lorsqu'il parle d'opportunité à changer sa vision du monde. Les Baka du Bosquet sont enclin dans cet élan de changement et n'hésitent pas quelquefois à remettre en question leur identité culturelle pour s'adapter à la vie du village. Cette situation est désignée par *nà lekè do to na toto*.

Les communautés Baka reconnaissent donc l'impact de la vie au village sur leurs modes de vie, c'est pourquoi ils s'arment de *pkéké* /*biki* courage pour dominer l'adversité de la modernité. Ici la résilience serait la réaction baka aux changements survenus sur la forêt.

### **Résilience ou deuil des modes de vie anciens ?**

La construction d'une nouvelle *léwu* ou vie s'arrime au contexte villageois qui exige l'adoption de l'agriculture, l'éducation moderne, les soins de santé, la participation politique et économique du

Cameroun, etc... Cette tâche se réfère forcément à une nouvelle vie, bref à l'invention du quotidien pour emprunter l'expression à DE CERTEAU (1990).

Cette invention du quotidien suppose une flexibilité de la culture baka en acceptant les offres extérieures des Bantous, Etat du Cameroun et société civile. Cette logique est évoquée dans le cadre de l'appropriation des activités de développement par des bénéficiaires.

Ces nouvelles attitudes baka se vérifient à travers des constats des zones de chasse appelées zones de cynégétiques où le gibier se fait de plus en plus rare à cause d'une démographie galopante. Ils s'orientent ainsi vers d'autres opportunités alimentaires modernes (riz, viandes bovines).

En outre, l'habitat forestier caractérisé par les huttes hémisphériques, a été substitué par des cases rectangulaires en raphia. Ce changement des huttes plus petites en cases rectangulaires assez spacieuses fait que les Baka se situent dans la contemporanéité. Désormais, les Baka habitent dans des maisons dont l'intérieur répond aux exigences de la modernité avec des lits, des postes téléviseurs, des canapés, des ustensiles de cuisine, bref une technologie de l'heure.

### **Résilience ou souffrance positive une vision baka ?**

La chance a été le principal facteur d'acquisition de la nourriture en forêt dans la communauté baka (BAHUCHET). Ainsi, Komba le dieu fournissait la nourriture, les remèdes, etc. Les Baka ne dépensaient aucune énergie pour vivre et survivre. Dans ce contexte, seul le respect des objets animés et non animés prévalait. Seulement au village, les Baka fourniraient des efforts physiques pour leur survie. Ils s'arriment à la pratique de l'agriculture même s'ils considèrent le travail comme une souffrance.

Parviendront-ils à être résilients s'ils n'acceptent pas la souffrance ?

Une approche jette de nouvelles bases dans un cadre utilitariste, où la résilience est associée à la souffrance. Une tradition scientifique de la philosophie accorde la priorité à la souffrance par rapport au bien-être.

En 1905, Louise Miche oppose de façon absolue la souffrance du prolétariat au bien-être des bourgeois. NIETZSCHE<sup>4</sup> (1887) montre comment l'homme, l'animal le plus courageux, et le plus habitué à souffrir, ne refuse pas la souffrance pour s'accomplir dans le temps. Dans sa généalogie de la morale, l'économie est le lieu de naissance de la souffrance. L'homme doit souffrir pour obtenir un gain qui lui permet d'accéder au bien-être.

---

<sup>4</sup> Nietzsche Friedrich, La généalogie de la morale, Paris Folio, Coll. « Essais », 1994 (1887 pour une édition originale).



FREUD en 1930, analyse la souffrance personnelle dans une dimension psychologique comme un état de frustrations créé par le surmoi. Pour lui, c'est l'inaccessibilité à certains désirs de vie qui seraient à l'origine de la souffrance. Mais cette symétrie entre le bonheur et la souffrance a été dénoncée par POPPER (1959). Pour lui, sur le plan éthique, il n'existe pas de symétrie entre souffrance et bonheur, ou encore entre peine et plaisir.

Vu sous cet angle, la résilience des Baka s'appuie sur des articulations comme l'invention, le courage, la force, la délicatesse ou la négociation.

Les Baka empruntent certains modes de vie adaptatifs chez leurs voisins Bantous. Ces emprunts vont de l'adoption de l'agriculture, aux petits travaux dans les champs appelés communément *jobs*. Construire une nouvelle vie par la souffrance exige également une prise de conscience. A ce niveau, souffrir devient une simple étape de résistance pour se conformer à la logique des autres. François (1994) dans son étude préliminaire, analyse les caractéristiques d'une économie fondée sur la souffrance, dans la mesure où elles déterminent les possibilités de résilience. D'après lui, le fait de rebondir socialement à partir d'une situation critique, n'a de sens que par la souffrance qu'elle tente d'éradiquer. Mais les pygmées voient également en cette situation, une rupture avec *Komba* le dieu de la forêt qui a créé toute richesse pour l'homme.

D'une part, les Baka pensent que se mettre à l'agriculture serait une façon de rivaliser avec *Komba* et ses créatures. Mais au-delà de cette posture de construction d'une nouvelle vie, les pygmées Baka vont chercher la force *pkeké* dans leur intérieur pour rompre avec cette perception de *Komba*, resté silencieux à leurs pleurs depuis leur installation en bordure de route.

La résilience serait alors une reconsidération des rapports entre Baka et *Komba*. Ainsi donc, soit la résilience est prédéterminée par la souffrance au niveau économique et il faudrait trouver les « capacités » d'une conversion de cette souffrance en résilience. Soit la résilience se fonde sur la surprise comme dans le « *Merveilleux malheur* » (CYRULNIK, 2002).

D'autre part, la résilience des Baka est assimilée à un développement normal dans les conditions difficiles, une capacité à minimiser leur état de souffrance. Ce surpassement des Baka témoignerait non seulement de leur flexibilité culturelle mais aussi de leur dynamisme adaptatif. Si les Baka reconnaissent avoir tourné le dos à la forêt, ils pensent à prendre leur propre envol par une mixité d'activités issues du monde traditionnel et moderne qui serait au fondement de leur résilience.

Bien qu'ils aient adopté l'agriculture, les pygmées se réfèrent à leur culture pour se positionner dans la modernité. Leurs connaissances écologiques et traditionnelles de l'espace forestier constituent une stratégie qui fait l'unanimité aujourd'hui.

Cette stratégie fait d'eux une communauté inventive, mais pas dans le sens de créer comme chez les Bantous où le terme de résilience fait allusion au verbe « *Ate* » créer. Il est souvent utilisé chez les *Béti* dans le domaine artistique et traduit l'esprit de création, d'inspiration et d'arrangement d'une pensée construite autour d'un sujet. Par exemple : un artiste s'inspire d'une situation ou d'un comportement social pour composer une chanson qui fera plus tard l'unanimité ou pas chez les mélomanes, mais l'aboutissement de ce projet est un processus long et pénible.

En outre, *Ate* signifie également *alak*, arracher terme utilisé dans l'agriculture renvoyant au déracinement des tubercules. Cette activité nécessite l'effort et la délicatesse de l'agriculteur.

Vraisemblablement, les Baka assimilent la résilience à la capacité à s'accommoder aux modes de vie du village où ils vivent désormais. Si l'adaptation des Baka dépend en grande partie d'eux-mêmes, ils sollicitent aussi un encadrement de l'Etat et des hommes de bonne volonté pour rattraper le retard qui les sépare des Bantou. L'adaptabilité des Baka ne se résumerait donc pas à la simple adoption de l'agriculture mais aussi à l'accompagnement efficace d'acteurs du développement appelés tuteurs de résilience.

L'environnement actuel des pygmées Baka mérite une attention particulière du fait de l'impact des changements socio environnementaux. Questionnant la vulnérabilité à travers le risque, nous montrons qu'un individu ne peut être résilient que s'il est exposé à une quelconque vulnérabilité, celle-ci peut être liée à un risque ou aléa de son environnement immédiat (perte des terres, des territoires traditionnels et des ressources).

La vulnérabilité sociale, également appelée « vulnérabilité d'organisation », s'exprime ici à travers la capacité d'une société à anticiper l'aléa, à faire face à l'urgence, à adapter son comportement en temps de crise, et à se reconstruire. La vulnérabilité sociale est ainsi directement liée à la résilience et au fonctionnement des sociétés (WISNER et Al. 2004).

Dans cette perspective, la résilience y est vue comme la capacité d'un système à absorber le changement et à persister au-delà d'une perturbation. Dans le cas échéant, les pygmées Baka disposent-ils des moyens ou des capacités à absorber les transformations auxquelles ils font face ?

Parlant de « capacités », SEN<sup>5</sup> (1993) pense que la résilience est un long processus qui intègre d'autres concepts proches à la reconstruction d'une vie.

Trois critères sont au fondement de la saisie de la résilience des pygmées Baka : la prise de conscience des Baka, l'accompagnement des acteurs (société civile et État) de développement encore appelé « *tuteurs de résilience* ».

### **Résilience comme nouveau concept de développement**

La résilience fait également l'objet d'une récupération dans tous les champs comme le développement. En effet, cette préoccupation trouve sans doute la réponse auprès de l'approche de LALLAU et DROY (2014). Pour ces auteurs, les organismes non gouvernementaux ou encore une certaine société civile ne peuvent être utiles que s'il y a des catastrophes ou des malaises sociaux.

L'objectif prioritaire étant de soutenir les capacités des ménages soumis aux chocs. Selon MAHIEU (2014), l'origine de ce concept des sciences dures à son adaptation aux sciences sociales, à la psychologie, ou à l'écologie montre que la thématique a des contours peu définis. L'attractivité du concept de résilience dans le champ de développement international est cependant incertaine. D'abord introduit pour analyser les réponses développementales aux changements climatiques, puis aux catastrophes naturelles dans le domaine de l'urgence, il a notamment été utilisé pour expliquer les réponses à d'autres types de chocs, comme la capacité des communautés à se relever après un conflit armé. Cette vision s'inscrit donc dans le registre de l'effort propre d'une communauté et de la mise en place d'une stratégie d'accompagnement.

Dans ce sens, le développement se focalise principalement autour des interventions qualitatives ou quantitatives, dans le contexte visé. C'est pour cela que la résilience est usitée dans les programmes de développements actuels : ce changement doit être mesurable, il doit se baser sur une analyse claire de ce qui doit changer dans un contexte donné, à partir d'une analyse de la situation avant l'intervention.

La résilience dans sa version développementale, a dû insister sur cet élément central du changement pour être acceptée par les acteurs du développement. Un système résilient faisant face aux chocs ne doit pas seulement revenir à son organisation, mais en sortir grandi, changé, de façon qualitative et durable. Ainsi une communauté comme celle des Baka met en œuvre des dynamiques

---

<sup>5</sup> Sen amartya, Ethique et économie, Paris, Presses universitaires, France, 1993.

positives lui permettant de surmonter les chocs et de s'organiser de telle façon à éviter, ou amoindrir, les chocs futurs.

Dans cette optique, le développement international est régulièrement interpellé quant à sa capacité à démontrer son efficacité, à atteindre ses objectifs affichés de réduction de la pauvreté, à mettre en œuvre le développement dans les pays cibles, et à améliorer la qualité de vie de leurs populations. Devant l'incertitude sur les méthodes pour atteindre ces objectifs ambitieux dans des contextes extrêmement complexes, les acteurs du développement proposent régulièrement des approches et des méthodes nouvelles.

Le domaine du développement est donc sans cesse renouvelé, stimulé par l'apport de nouvelles approches, de perspectives différentes, et d'outils pouvant améliorer l'impact des interventions. La résilience dernière arrivée dans ce débat, propose une approche différente.

L'approche de la résilience selon les auteurs, place la communauté au centre du développement. Elle affranchit le concept de développement de celui d'intervention. Tous s'accordent à l'idée selon laquelle, une communauté peut se développer sans intervention extérieure ou étatique. Le rôle de l'acteur de développement se positionne en soutien à la communauté de cette résilience, pour en tirer des leçons tout en sachant que le principal acteur reste la communauté elle-même. Un aspect novateur du débat sur l'importance de la dimension de la résilience dans le développement a été cette interrogation sur la place de la communauté bénéficiaire dans son propre développement. Une approche basée sur l'analyse de la résilience des communautés ne prend pas comme point de départ l'intervention sur le développement, mais plutôt les capacités internes à la communauté, en la plaçant au centre de son propre développement. Cependant, l'origine exogène au développement international du concept de résilience, son caractère pluridisciplinaire, pourrait normaliser les approches du développement.

La résilience n'est rien d'autre que la recherche de pistes de solutions par les acteurs du développement. Le cas échéant fait référence à l'intervention des organisations nationales et internationales auprès des pygmées Baka. Les organismes comme CED, Plan Cameroon, FEDEC et bien d'autres, élaborent des programmes pour développer les communautés Baka. Sous cet angle, la résilience serait une action qui viendrait de l'extérieur. Prend-elle en considération la dynamique endogène ?

S'il est essentiel de s'interroger sur les paradigmes du développement, le débat sur la résilience semble se focaliser sur des éléments nouveaux par rapport aux pratiques existantes. Selon Aurélien

(2014), la résilience apporte trois avancées dans le domaine d'aide internationale au développement. Tout d'abord, la résilience existe en « soi ». Elle n'est pas créée par l'intervention extérieure. Une approche basée sur la résilience doit donc se focaliser sur les communautés ciblées (Baka) par l'aide au développement, plutôt que sur l'intervention proposée. Cela serait au fondement d'un nouveau discours qui placerait les communautés bénéficiaires Baka au centre de leur propre développement. Cette logique encourage la stratégie endogène à se mettre en place pour manifester la résilience des communautés elles-mêmes. Alors, les Baka disposent-ils d'une stratégie endogène ?

Cette étude ne se focalise fondamentalement pas sur cette question, mais nous parcourons les actions d'intervention de la société civile et de l'Etat auprès des Baka. Ainsi, nous convenons avec Aurélien que la résilience implique une meilleure définition, nécessairement politique, de ce qui constitue cette capacité à rebondir aux chocs de façon positive. Pour qu'une communauté soit résiliente dit-il, elle doit faire preuve d'une capacité à mettre en œuvre ses propres stratégies positives, désirables face à ces chocs. Les organismes nationaux et internationaux pourraient dans ce cas, définir ce qu'ils considèrent « positif », et clarifier leur politique du changement pour le développement. Enfin, le fait que le concept de résilience ait été importé d'autres domaines que celui du développement international pourrait normaliser l'introduction de nouvelles approches.

GRUNEWALD (2014) pense que dans un contexte international marqué par la multiplication des catastrophes naturelles de grande ampleur, s'est établi un lien entre résilience et gestion des risques et des désastres dans une optique opérationnelle.

Si la résilience correspond à la capacité des individus ou communautés à absorber les chocs et à en sortir « par le haut », quels sont les liens entre cette approche et celle de la gestion des catastrophes. Avec le cas échéant, peut-on dire que les pygmées Baka sont en train de gérer les catastrophes liées à la transformation des espaces forestiers qu'ils subissent ? Avaient-ils les stratégies d'anticipation, de prévention, de préparation et de mise en place des mécanismes d'alerte ? Sinon en quoi le contexte international serait-il utile pour des populations sans droits comme les pygmées Baka. De cette vision se dégage d'une part la mauvaise foi des acteurs de l'aide au développement et le manque de moyens de défense ou de résistance d'une communauté aux modes de vie basés sur le mouvement.

JAHAL (2014) pense que les approches du développement se révèlent insuffisantes pour anticiper, préparer et répondre à ces nouveaux défis. L'introduction du redressement rapide dans la réponse

aux crises est un pas important vers la pérennisation des bénéfices de l'action humanitaire. La communauté internationale montre désormais un intérêt croissant envers la résilience des États et des communautés en vue de répondre aux nouveaux défis complexes d'ordre humanitaire et en matière de développement.

L'accompagnement des Baka peut-il se réaliser sans l'implication des tuteurs ? Sinon quelles sont les logiques d'interventions des tuteurs ?

### **La résilience comme assistance des « tuteurs »**

Les progrès accomplis dans l'accompagnement des Baka au Cameroun attestent des avancées significatives vers la résilience positive. La résilience se réfère ici à la capacité des Baka face aux problèmes actuels. A cet égard, la spécificité des Baka, les capacités et les priorités des femmes, enfants et hommes au sein des ménages devraient être reconnus.

Peu à peu les Baka sont résilients parce qu'ils sont en mesure de satisfaire leurs besoins fondamentaux de façon durable et sans recours à une assistance externe.

Au-delà d'une approche ou d'un processus, la résilience est donc surtout un objectif. Le secteur d'accompagnement animé de la société civile contribue au renforcement de la capacité d'adaptation en veillant à ce que les Baka ayant l'assistance, soient capables de résister et de s'adapter au contexte villageois. Toutefois, dans la plupart des cas ceci n'est pas suffisant. Les premières réponses à la détérioration de la situation doivent s'assurer que la capacité des Baka à faire face aux risques futurs n'est pas érodée.

Les réponses trop tardives peuvent également affaiblir d'autres actions en faveur du renforcement de la résilience, par exemple dans le cas où les ménages baka vendraient leurs biens de production pour couvrir leurs besoins essentiels. Les ménages ayant un vaste éventail de ressources sont plus en mesure de poursuivre une variété de stratégies en temps pour garantir une subsistance conséquente. Une meilleure compréhension et un soutien à ces stratégies devraient être au cœur de la programmation de l'assistance. La reconnaissance des droits, l'accès aux services de base, au foncier, à la représentativité institutionnelle, à une bonne gouvernance et à la sécurité des Baka sont également importants pour la promotion d'un développement durable. Ces approches sont essentielles dans les initiatives de rebond des Baka.

### **Limites de la résilience**

La critique de la résilience se fonde sur son contenu théorique et son usage dans le parcours des communautés Baka. La première de ces critiques est qu'il s'agit d'un concept fourre-tout et donc

de faible portée opérationnelle. On y peut en effet inclure toutes les autres finalités dont s'est successivement dotée l'assistance au fil du temps sans que leur addition apporte autre chose que l'atteinte simultanée des dites finalités.

La seconde critique cible le champ potentiellement trop vaste de la résilience quand les interventions qui la déclinent prétendent traiter un nombre excessif de risques, tout particulièrement dans les champs du politique, de l'économie et du social.

Or, la complexité des contextes dans lesquels se déploient les interventions des acteurs de l'assistance est telle qu'il est illusoire d'espérer prendre en considération tous les risques potentiels, ainsi que les emboîtements qui les articulent les uns avec les autres.

Plus insidieuse, mais peut-être plus grave, est la critique qui interroge le monde que la résilience se donne pour objectif de construire. Ce monde est dans une large mesure le décalque ou la reproduction des sociétés développées et de leurs visions et donc, entre autres et inévitablement, des inégalités qui sont les leurs, en particulier entre groupes sociaux, de leur libéralisme économique à vocation mondialiste et, partant, des crises qui périodiquement en résultent, du profilage excessivement consumériste des comportements, du primat donné à l'individu sur la communauté, de la réussite (CHOPLIN, 2012).

Il serait d'ailleurs étonnant qu'il n'en soit pas ainsi, même de façon inconsciente, puisque le concept de résilience est né dans les pays du nord, a été adopté par les acteurs de développement en quête d'une nouvelle raison d'être et afin d'économiser les ressources mises à leur disposition, puis a été exporté par eux vers les pays du sud. Soit un transfert du haut vers le bas, et de ce fait, souvent des prescriptions et des interventions insuffisamment conceptualisées ignorent les stratégies de résilience des destinataires.

De l'autre côté, la résilience des Baka connaît des facteurs perturbateurs tels que : l'alcool, l'assistance des hommes de bonne volonté, le manque de dialogue intercommunautaire, le pygmée business, la non reconnaissance de leurs droits par l'état du Cameroun.

Malgré cette abondance de critiques la résilience reste un concept clef qui permet de comprendre l'adaptabilité des Baka face aux différentes transformations.

## Bibliographie

- ABEGA, S. et Bigombe Loco, P. (2007) « La marginalisation des pygmées en question : la disparition programmée des pygmées », *Afridit*, 2007, vol. 275, p.
- ABEGA, S. (2007) « Les violences sexuelles et l'Etat au Cameroun », *Karthala*, 2007, vol. 247.
- ABEGA, S. (2007) *Le retour de la société civile en Afrique*, Yaoundé, Presses de l'UCAC (coll. « Collection Apprendre »), 206 p.
- ABEGA, S. (1999) *Société civile et réduction de la pauvreté*, Clé., Yaoundé, 208 p.
- ABEGA, S. (1998) « Pygmées Baka: le droit à la différence », Inades/Ucac., Yaoundé, 150 p.
- ABEGA, S. (1992) « La brutueuse », *Journal des africanistes*, 1992, vol. 62, n° 1, p. 95 106.
- AGLAD, P. (2012) « *Baka: A Cry De la forêt tropicale. New York: Films pour les sciences humaines* ». s.l.
- AILI, P. (2012) « *Quel avenir pour les Baka ? Droits et moyens de subsistance des peuples autochtones dans le sud-est du Cameroun,* » s.l.
- ALLEN, R. et HOLLING, C. (2008) *Discontinuities in ecosystems and other complex systems*, New York, Columbia University Press (coll. « *Complexity in ecological systems series* »), 272 p.
- ALTHABE, G. (1965) « *changements sociaux chez les pygmées Baka de l'Est-Cameroun* », in *Cahiers d'études africaines*, s.l, vol.5, 561–592 p.
- BAHUCHET, S. (1995) *De la musique considérée comme une philosophie (chez les Pygmées Aka de Centrafrique)*, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00397166>, 1995.
- BAHUCHET, S. (1999) *Le repas chez les Pygmées et autres habitants de la forêt d'Afrique centrale*, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00397197>, 1999.
- BAERISWYL, C.S. (2007) « Paroles des pygmées Baka du Cameroun » dans *CILF (Conseil international de langue française)*, s.l. p. 104.
- BALLIF, N. (1992) *Les pygmées de la grande forêt, l'Harmattan*, Paris, 240 p.
- BELLIER, I. (2011b) *Préface du livre de Céline Germond-Duret intitulé « Banque mondiale, peuples autochtones et normalisation*», <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-2011>.



- BELLIER, I. (2008) *Le développement et les peuples autochtones: conflits de savoir et enjeux de nouvelles pratiques politiques*, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-2008>.
- BOUTEYERE, E. (2010) *La résilience académique des étudiants d'université*, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01248313>, 2010.
- BOURSIER, D. (1996) *Pöli, mémoires d'une femme pygmée*, L'Harmattan, s.l. 190 p.
- BOZZANO, H. (2014) *La résilience territoriale face au changement climatique : l'exemple de La Plata.*, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01023928>, 22 mai 2014.
- CHATAIGNER, J-M et FRANCE (eds.). (2014) *Fragilités et résilience: les nouvelles frontières de la mondialisation*, Paris, Karthala, 482 p.
- CITTON, Y. (2013) *Pour une interprétation littéraire des controverses scientifiques*, Versailles, Éditions Quæ (coll. « Sciences en questions »), 175 p.
- C
- COWEN, E. (1999) « *La résilience : un espoir inattendu* », in *souffrir mais se construire/sous la direction de M.P.Poilpot. Ramonville Saint-Agne : ERES*, s.l. 13–34 p.
- DEMESSE, L. (1980) *Techniques et Économie des pygmées Babinga*, Institut d'ethnologie, 301p, sc.
- DEMESSE, L. (1978) « Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga (Nord » dans *Congo et Sud Centrafrique*), SELAF, Paris.
- DHELLEMMES, I. (1985) *Le père des pygmées*, Flammarion, Paris, 232 p.
- DESCAMPS, B et Al. (1997) *Pygmées, l'esprit de la forêt*, Paris, Marval, 130 p.
- DESCOLA, P. (2011) *L'écologie des autres: l'anthropologie et la question de la nature ; conférences-débats organisées par le groupe Sciences en questions, Paris et Dijon, Inra, respectivement les 29 novembre 2007 et 31 janvier 2008*, Versailles Cedex, Éd. Quæ (coll. « Sciences en questions »), 110 p.
- DULUCQ et SOUBIAS, P. (2004) *L'espace et ses représentations en Afrique subsaharienne : Approches pluridisciplinaires*, Paris, Karthala (Coll. « Hommes et sociétés ») 256 P.
- ELISABETH, M. (2004) *Contes et histoires pygmées, flies*, France, 217 P.
- GEERTZ, G. (1986) *Savoir local, savoir global*, Paris, PUF.
- GODELIER, M. (2013) *Lévi-Strauss*, Paris, Éditions du Seuil, 583 p.
- GUILLAUM, H. (2001) « Miel au café, de l'ivoire à l'acajou », *Peeters Selaf*, 2001, vol. 393, p. 784.

- HANUS (2001) *La résilience, à quel prix ? : survivre ou rebondir ?*, Éd, Maloine.
- HOMBERT, J-M. et AL (2007) *Cœur d'Afrique. Gorilles, cannibales et Pygmées dans le*, s.l. Gabon de Paul Du Chaillu CNRS Editions, 223 p.
- KILIAN, C. (2008) *Contes des Pygmées Baka du Cameroun*, s.l. Peter Lang.
- LECLERC, C. (2012) *L'adoption de l'agriculture chez les Pygmées baka du Cameroun, Quae*, s.l, 246 p.
- LECLERC, C. (2002) *En bordure de route. Espace social, dynamisme et relation à l'environnement chez les Pygmées Baka du Sud-Est Cameroun, Thèse de Doctorat*, s.l. Université Paris X-Nanterre.
- LEVI-STRAUSS, C. (2011) *L'anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, Paris, Editions du Seuil (coll. « La librairie du XXIe siècle »), 145 p.
- LOUNG, J.F. (1999) « *Prise en compte des pygmées du Cameroun dans le cadre des projets réserve de faune, parcs nationaux et forêt* », Yaoundé, 26 p.
- LOUNG, J.F. (1986) « *Rapport d'activité pour l'exercice 1985/1986* », ISH-MINAREST, Yaoundé, Septembre, 76 p.
- LOUNG, J-F. (1959) « Les pygmées de la forêt de Mill : un groupe de pygmées camerounais en voie de sédentarisation » » dans *Cahier d'outre-mer tome XII*, s.l. p. 362–379.
- MAFFESOLI, M. (1995) *La conquête du présent*, Paris, PUF.
- MANGA, H. (2009) « Les Pygmées face à l'Ecole et à l'Etat. Les Baka de l'est du Cameroun », *Ed. L'Harmattan, Coll. Etudes, 2009, africaines*, p. 370.
- NKE NDIH, J. (2010) *Le pygmée et la camionnette d'émancipation*, s.l. 162 p.
- NGUEDE, J-P. (2010a) « *La Conservation de la réserve du Dja et les opportunités de développement des populations riveraines* », s.l.
- NGUEDE, J-P. (2010b) « *Les alternatives au braconnage chez les Baka et Badjoué : une contribution à une anthropologie du changement social dans la réserve de biosphère du Dja* », s.l.
- NGNEUGUE, P.R. (1997) *Etude des Techniques d'Inventaires Faunistiques et des Possibilités de Développement de l'Ecotourisme dans la Réserve de Faune du Dja, Sud-Est Cameroun, Rapport du Groupe de Travail Faune : Université de Dschang /ENGREF*. 23 p

- RESILIENT (2007) « History and the Rebuilding of a Community: The Vietnamese American Community in New Orleans East Author(s): Karen », *Keith Source: the Journal of American History*, décembre 2007, vol. 94, n° 3, p. 770–779.
- ROBILLARD, M. (2010) *Pygmées Baka et voisins dans la tourmente des politiques environnementales en Afrique centrale*, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00863420>, 1 octobre 2010,
- RUPP, S. (2011) *Forests of belonging: identities, ethnicities, and stereotypes in the Congo River basin*, Seattle, University of Washington Press (coll. « Culture, place, and nature »), 306 p.
- SCHEBESTA, P. (1963) « Le sens religieux des primitifs, Mame, collections « siècles et catholicisme » » dans *1963 Maison Mame.399*, s.l, p. P.
- SOENGAS, B. (2010) *La subsistance des Pygmées Bakoya à l'épreuve de l'agriculture: dynamique des savoirs ethnobotaniques et des pratiques (Département de la Zadié, Ogooué-Ivindo, Gabon)*, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00480270>, 7 janvier 2010.
- SOENGAS, B. (2012) « Des pygmées cultivateurs, les Bakoya : changements techniques, et sociaux dans la forêt gabonaise : identités pygmées dans un monde qui change » dans : *questions et recherches actuelles, éditions Société des Africanistes*, Paris.
- SONKE, B. (1998) *Etudes Floristiques et Structurales des Forêts de la Réserve de Faune du Dja (Cameroun) : Thèse de Doctorat, Université Libre de Bruxelles. 267 p*
- STEWART, J. (2008) *Theory of culture change: the methodology of multilineal evolution* digitally reprinted from the 7. Paperback pr. Urbana, Univ. Of Illinois Press, 244 p.